

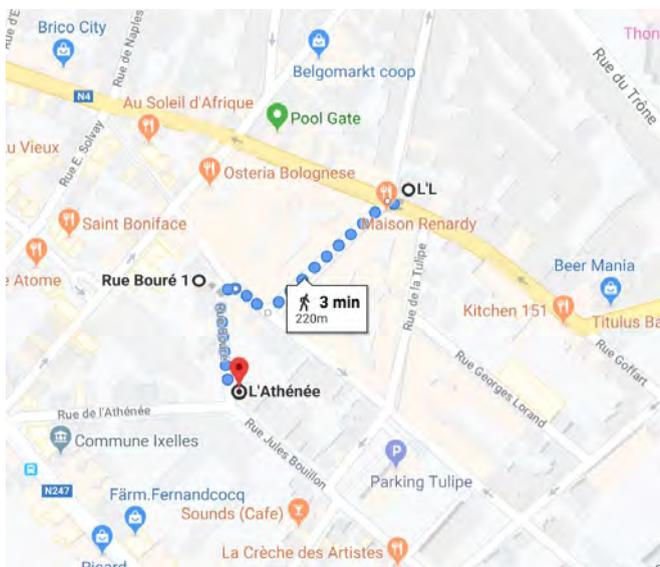
Cet endroit que l'on n'arrive pas à nommer

Recherche à L'L
Janvier 2015 - Mars 2020

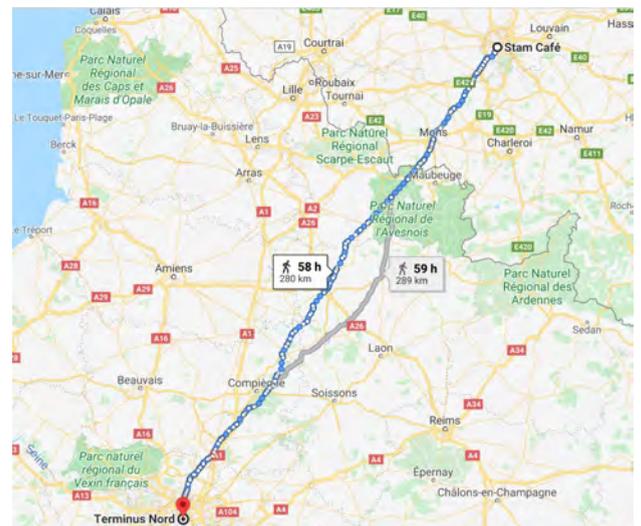
TEXTE DE FIN DE RECHERCHE
Agathe Dumont & Mariam Faquir (mars 2020)

L'histoire de la recherche

C'est une recherche que nous avons menée à deux. C'est un texte que nous avons écrit à quatre mains. L'histoire de la recherche s'étend de l'été 2014 à l'hiver 2020. De l'été 2014 à janvier 2015, nous posons les bases de la recherche dans des studios parisiens. De janvier 2015 à septembre 2017, la recherche se développe à L'L. Entre septembre 2017 et mars 2020, des événements de la vie nous amènent à marquer une pause dans la recherche. Nous y revenons ponctuellement. Puis, nous replongeons dans la recherche pour organiser nos traces, analyser le processus, comprendre ce qui s'y est joué. Nous observons ce qui existe aujourd'hui de cette recherche dans nos pratiques respectives. Enfin, nous écrivons ce texte.



Ça commence dans des cafés. Se mettre au travail dans un café. D'abord à Pantin, face au Centre national de la danse. Puis Gare du Nord à Paris, avec Michèle et Olivier. D'ailleurs, ça se passera pas mal au café, les années qui ont suivi. Au Stam, 1 rue Bouré, à Ixelles, souvent. À l'Athénée, à quelques pas de là, parfois. On terminera ce texte dans un café, le Terminus Nord, en face de la Gare du Nord à Paris.



Eté 2014. On se trouve donc dans un café, devant le Centre national de la danse, pour se dire qu'on n'a plus envie. Ou alors, pas comme ça. Car, dans le milieu de la danse, il y a un "comme ça". Un entraînement régulier du danseur, ça s'appelle. Et ce jour là, au café, on n'en veut plus. Ce sont nos "maux" de la danse, comme les nommera Olivier Hespel, quelques mois plus tard, lors de l'une de nos résidences à L'L. On veut autre chose et on se met à chercher quoi. Puis, on se met à chercher qui pourrait accompagner notre envie de ne plus faire ça.

Ce que l'on veut, c'est un espace de travail, du temps. Ce que l'on cherche, on ne le sait pas encore exactement, mais c'est notre "Zone à Défendre" : l'autonomie du danseur. On croise les mots "entraînement", "artisanat", "improvisation", "solitude", "travail", "quotidien", ...

C'est Céline Bréant du CDCN de Roubaix qui nous parle de L'L. On la rencontre dans un café, à côté du Centre Pompidou, en octobre 2014. Elle nous oriente vers L'L. On rencontre donc Michèle Braconnier au Terminus Nord, un café face à la Gare du Nord à Paris, en novembre 2014.

La trajectoire de cette recherche peut être résumée en 11 événements de petite ou de grande importance, parmi lesquels on trouve 9 résidences plus ou moins longues à Bruxelles, Namur et Roubaix.

⇒ [Chronologie dessinée des événements](#)

[Voir la vidéo](#)

Explorer : une première période de recherche

26-30 janvier 2015 à L'L à Bruxelles // 18-29 mai 2015 à L'L // 7-19 septembre 2015 au CDCN Le Gymnase à Roubaix

Ainsi, en 2015, après avoir rencontré Michèle Braconnier, nous atterrissons dans la "bibliothèque" de L'L pour une semaine d'essai. Une résidence d'essai, c'est un espace et du temps pour questionner notre objet de recherche. Mettre des mots sur des sensations, des envies. Seule et à deux. Et essayer de définir cette recherche, son endroit, son cadre. Commencer à ouvrir un espace (de réflexion et de pratique) commun. Tenter de creuser nos interrogations et les échanger avec Michèle Braconnier et Olivier Hespel. Identifier si cet endroit (L'L et son cadre de recherche) est l'endroit pour expérimenter ce que l'on a envie d'expérimenter, à savoir un espace et du temps hors de nos quotidiens (et ce point sera important tout au long de notre recherche). Dès le premier rendez-vous avec Michèle, on parle d'inviter des cobayes, des personnes curieuses de découvrir et expérimenter la recherche, qui nous renseigneront aussi sur ce que l'on fait. Cette étape, qui aura lieu deux ans plus tard, est présente en filigrane dans notre processus.

Les premiers temps sont très cérébraux. Une question à trouver. Ironiquement, nous avons doté notre recherche d'un titre des plus explicites *Cet endroit que l'on n'arrive pas à nommer*. Pourtant, la nommer, il faudra bien. On passe cette première résidence entre la table et le studio à écrire sur de grandes feuilles, à lire, à nommer des choses, à faire des listes : notre entraînement idéal, nos maux, nos nécessités, nos envies, nos urgences, nos manques. On dialogue avec des livres et des DVD.

Trouver le lieu

Trouver un lieu.

C'est un studio vide, mais pas seulement.

Dans une ville
Dans un studio
Dans une pièce
Dans une rue
Sur une place
Dans un parc
Chez soi.

Trouver *le* lieu.

Le lieu pour déplacer ses habitudes et le lieu pour (se) voir autrement. Le lieu qui nous rassure. Le lieu que l'on connaît par cœur.

Trouver le lieu. Déplacer le lieu.

Changer de ville, tout le temps. Changer de lit. Changer de lieu de travail. Trouver du quotidien là où il n'y en a pas ou plus pour remettre l'ouvrage au métier, pour s'appuyer sur ce qu'on connaît le mieux.

S'inventer un parcours. Une promenade. Se trouver un but. Se rendre poreux au monde. Se perdre un peu dans les rues. Revenir au point de départ.

Trouver le lieu, c'est trouver là où le travail commence et comment il va commencer.

Trouver le lieu c'est regarder. Mettre de la musique, écouter la radio. Boire un café, regarder le plafond. Sentir le sol. Sentir l'air. Se dire qu'on s'y s'en bien. Décider d'en partir.

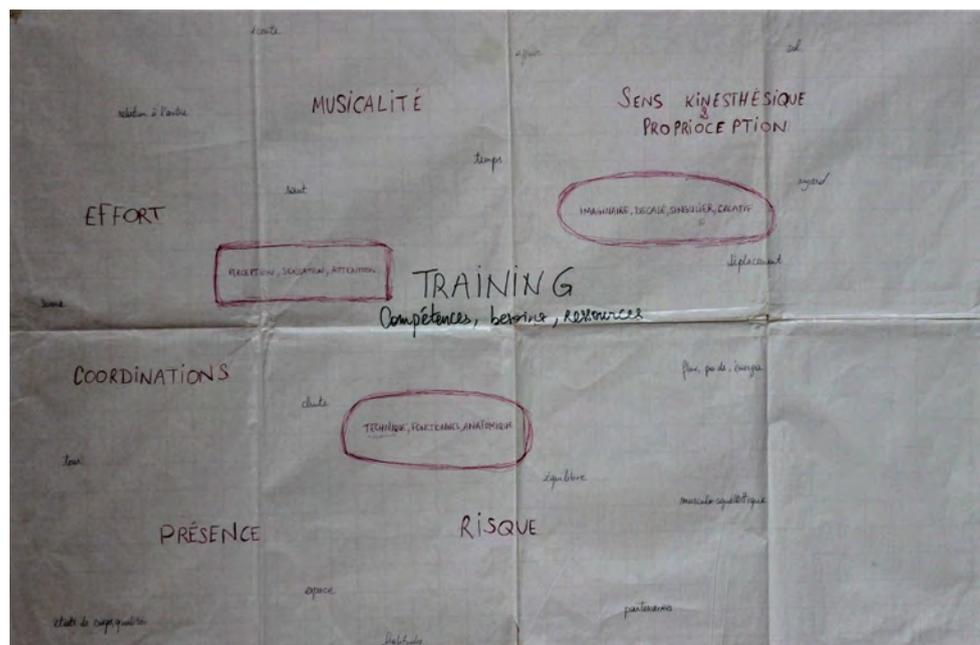
Trouver le lieu même dans un lieu que l'on a pas choisi.

Trouver le lieu pour y puiser une forme de nécessité. Trouver le lieu pour préserver une part d'intimité.

A *posteriori*, c'est tout de même drôle d'avoir passé la première semaine d'un projet sur l'entraînement du danseur à écrire sur des murs, sans jamais mettre ces mots en corps. On avait lu Boris Charmatz, *Je suis une école*, "On pense encore que le danseur se fait dans le studio, alors qu'il résulte aussi des spectacles, des lectures, des discussions, de tout ce qui forge son entendement." Après avoir beaucoup côtoyé Anna Halprin et en nous appuyant sur ce qu'on a nommé, résidence après résidence, "La grande feuille", on s'est donné des *tasks* et on a mis au point un protocole de *feedbacks*.



Nos manques



La grande feuille

La résidence suivante a lieu en mai, dans le grand et le petit L'L à Bruxelles. On ouvre, cherche, met en place des protocoles de travail, de *feedbacks*. On s'organise à deux, on élargit un espace commun. On explore des "jeux" d'improvisation. On travaille sur des cycles longs avec des tâches physiques, très physiques. On part se promener pour voir ce que cela nous fait. On met en place nos "rituels" : commencer une journée, commencer une session, commencer.

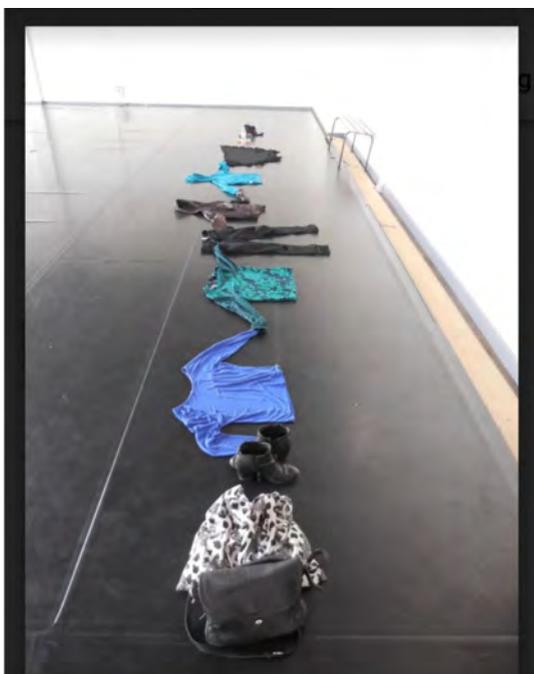
En septembre, on est cette fois à Roubaix, au CDCN Le Gymnase. On rencontre deux autres chercheur-e-s de L'L, en résidence en même temps que nous. On partage un peu de nos recherches et de cette vie de « chercheur-e ». On rencontre également les comédien-ne-s de la Compagnie de l'Oiseau-Mouche qui nous invitent à partager leur *training* matinal quotidien.

On emporte tout ce que l'on a en magasin, bien décidées à continuer à décrypter ce quotidien du danseur. On décortique notre endroit de recherche : l'entraînement, ce qu'il contient, ce qu'on y cherche, ce qu'on en pense, ce qu'on en attend. On met en place une somme de protocoles variés qui nous amène au mouvement. C'est prolifique, on ouvre beaucoup de portes, sans rien laisser s'installer.

C'est le moment où l'on se perd, un peu, mais où l'on expérimente aussi beaucoup. On n'arrête plus de s'entraîner : en s'habillant, en se déshabillant, avec du son, avec un métronome, en écoutant la radio, en faisant ce que l'on sait faire de mieux, en explorant ce que l'on ne connaît pas, en parlant dans un micro, en vidéo. On rit, beaucoup. On en a besoin. On a besoin de divaguer.

La question de la *sédimentation*, à savoir ce qui s'inscrit d'une résidence à l'autre, est soulevée par Olivier.

On ne sait pas trop comment et quoi présenter à l'issue de cette résidence. Peut-être que ce que l'on fait n'est pas partageable. On tente néanmoins de partager nos recherches lors d'un après-midi de restitution... mais on tombe à côté... On est à côté ou trop dedans...



Souvenir de Roubaix

« Je me suis levée, j'ai enlevé mon pyjama, j'ai mis mes habits de ville, j'ai enlevé mes habits de ville, j'ai mis mes habits de training, j'ai enlevé mes habits de training, j'ai remis mes habits de ville, j'ai enlevé mes habits de ville, j'ai remis mes habits de training, j'ai enlevé mes habits de training, j'ai re-remis mes habits de ville, j'ai enlevé mes habits de ville, j'ai mis mes habits pour la nuit ».

Douter : une période charnière

Novembre 2015 au café Terminus Nord à Paris

Une période de doute s'installe.

“A quoi se prépare-t-on ? Cette absurdité de s'entraîner à rien, se mettre en route pour « rien ». C'est une mise en scène parce qu'on extrait cette question quotidienne du quotidien : dans un sens, ça permet de s'y pencher, dans un autre, ça rend la chose faussée... Si on le remettait dans la vie ?”

Carnets de recherche, Agathe & Mariam – novembre 2015

On en parle avec Michèle et Olivier, au café Terminus Nord. Quel est l'intérêt d'extraire cette question du quotidien ? Comment avancer dans notre recherche, qu'est-ce qui s'inscrit, se sédimente ? On pose tout ça sur la table, on discute... On décide ensemble de laisser une chance à la recherche lors d'une nouvelle résidence.

Ce sera à Namur, en février.

Sédimenter

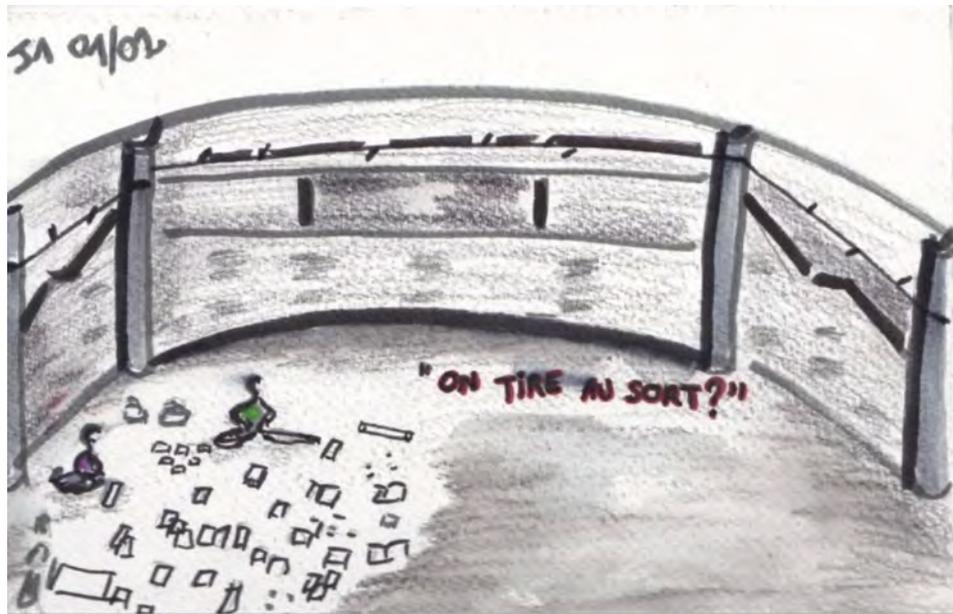
1-9 février 2016 au Théâtre de Namur

Au début, ça fait peur. Tout va bien, on trouve un petit café chaleureux à proximité qui nous permettra de bricoler tranquillement en buvant du thé. On a passé deux semaines à Namur, et un dimanche. Le dimanche, on est allées au musée. Aller au musée, c'est aussi s'entraîner.

La notion de transformation apparaît alors comme primordiale dans notre travail. Quel que soit l'entraînement, « quelque chose », aussi infime soit-il, nous traverse. « *Comment passer d'un état à l'autre ?* » est la question qui va nous occuper pendant ces dix jours. La première étape est de nommer des états (éveillé, disponible, solide, énergisé, ...), d'imaginer des processus pour y arriver. Dans nos notes, il est écrit : “SE FIXER UN OBJECTIF D'ÉTAT DE CORPS TRANSFORMÉ PAR JOUR OU TOUS LES DEUX JOURS”. Pour nourrir ces états, on se penche aussi sur la notion d'énergie (stockage, perte, conservation, direction, économie, dépense, production...), sur la sensation qu'on a de ce que l'on produit en se mettant en mouvement (des mouvements, de l'épuisement, de la chaleur, de la résistance, de l'attention, de la force, de la détente, de la disponibilité...)

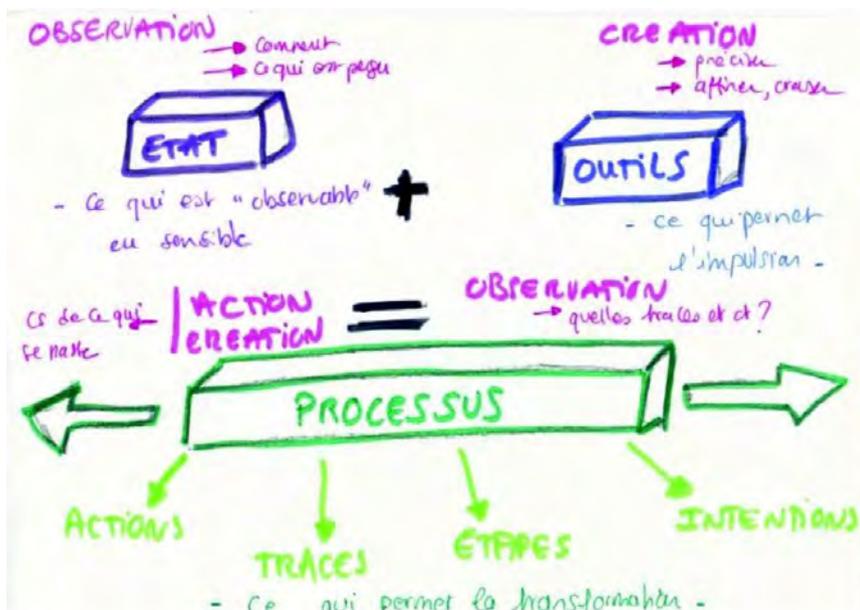
On commence à parler d'état de corps et de comment le travail nous transforme. On va donc chercher pendant cette résidence à être transformées. Cela passe par un jeu de partitions que l'on explore en solo ou en duo, que l'on échange ou que l'on observe.

Et, de fait, cela nous plonge dans des états pas possibles. On se demande "Et toi, tu es dans quel état ?"



Dessin réalisé à Namur

On met à nouveau en place des protocoles de travail, en laissant cette fois des choses s'inscrire d'une expérimentation à l'autre. On développe chacune un « monde » fait de cartes, de mots, d'images, de musiques, ... que l'on transmet à l'autre. Ça donne des objets palpables de toutes les formes, de toutes les couleurs, qui commencent à envahir l'espace. Ça s'étale sur de grandes feuilles, en mots et en images. Des partitions d'improvisation pour aller d'un état A à un état B.



Nos états

ÉPUISE/ CONNECTÉ/ EVEILLÉ/
 FATIGUÉ/ DISPONIBLE/ ALERTE/
 RENFORCÉ/ RASSURÉ/ PRÉCIS/
 RÉACTIF/ OUVERT.



On laisse le hasard et l'aléatoire entrer dans le jeu. On tire au sort. On observe, on note. On affine nos protocoles de *feedbacks*.

Dessin réalisé à Namur

Ce que l'on a trouvé à Namur, on l'a gardé jusqu'à la fin.

Affiner

25-31 Mars 2016 à L'L à Bruxelles // 28 novembre-4 décembre 2016 à L'L

Une nouvelle manière de faire s'est installée, avec des papiers petits et grands, des dessins, des cartes, ... Ensuite, on aura de cesse d'affiner nos outils en vue de les partager avec d'autres. On se prépare à la venue de cobayes dans notre univers de recherche qui se déploie depuis presque deux ans.

Accueillir

24 février- 3 mars 2017 à L'L à Bruxelles

On accueille donc les cobayes, sur une semaine. Trois personnes par demi-journée sont invitées à expérimenter des mises en jeu, en mouvement à partir de notre recherche. L'échange et les retours sont aussi variés qu'il y a de personnes. Chacun vient avec des attentes différentes. Ça nomme à nouveau le caractère insaisissable de la pratique quotidienne. On leur propose d'explorer nos parcours et de nous dire ce qu'ils ressentent. On leur demande de faire en 3h ce qu'on a traversé en 3 ans. Ils-elles sont comédien·ne·s, danseur·euse·s, plasticien·ne·s. Ils-elles ont répondu à notre petite annonce.

Traverser

Traverser des espaces, des états, des expériences, des processus.

Traverser ce qu'on connaît le mieux. Traverser des sensations physiques. Être traversée-e par quelque chose.

Traverser du temps. Sentir le temps qui passe. Mesurer le temps qui passe.

Plonger dans un univers, être à la tâche, être au travail.

Traverser d'un point A à un point B.

Sans s'arrêter. En s'arrêtant. En divaguant.

Traverser, c'est une sensation étrange de modification de son état de conscience, de son état de corps. C'est accéder à des sensations rares, des points discrets. C'est percevoir une transformation : tangible, perceptible (sueur, battements cardiaques, douleurs dans les muscles, rythme de la respiration, sensation de soif ou de faim, fatigue, battements des yeux, soupirs, bâillements, craquements...).

C'est accéder à autre chose de soi. Quelque chose que l'on connaît, souvent, que l'on re-convoque, re-joue, que l'on se remémore. Quelque chose que l'on ne connaît pas, parfois. Et c'est grisant.

Pour traverser il faut être mu-e par quelque chose (ou par quelqu'un). Par un désir sans doute, par de la soumission à... un peu, par du plaisir de... par une envie de risque, par une urgence ou une nécessité.

Mu-e aussi par l'envie de faire, simplement. De le faire, parce qu'il le faut bien.

Traverser.

Éprouver.

Incorporer.

C'est l'image de « tout aspirer » et de tout relâcher, laisser filer, ou garder temporairement.

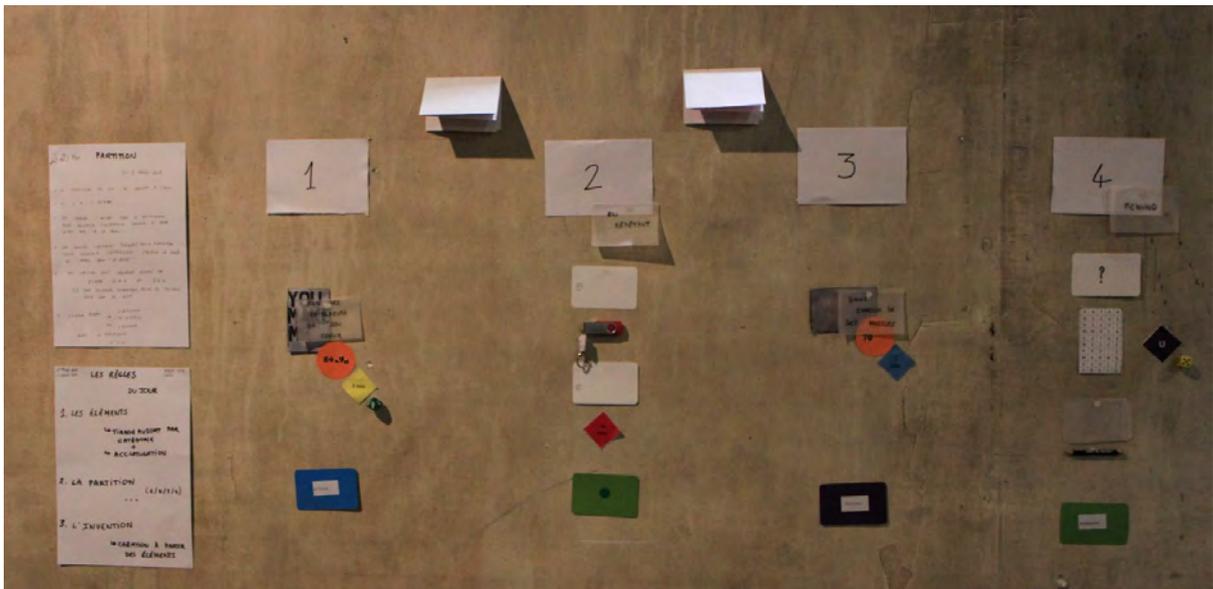
C'est un trajet assez singulier. Dont chacun définit mystérieusement ses ports d'attaches.

C'est un voyage pas tout à fait conscient et c'est bien comme ça.

On les fait rentrer dans notre monde et on les invite à voyager sur *nos petites planètes* comme dira l'une d'entre eux-elles. Faire entrer l'extérieur dans l'intimité de trois ans de recherche - dont deux passés à L'L - n'est pas chose facile. Avec nos casquettes de chercheuses, on les observe, on prend des notes, on leur fait remplir un questionnaire que l'on analysera plus tard. Dans le petit cahier à disposition des cobayes pour écrire leur ressenti à l'issue d'une traversée, une personne a écrit :

Plonger dans la mer et se laisser emporter par les vagues, au fond de l'eau, essayer de remonter à la surface, et retrouver l'aigle de l'image pour se sauver et respirer.

Notes laissées dans un carnet, un cobaye – février 2017



Petites planètes #1

Il faut croire que plonger dans une recherche reste un abîme. Ce qui est certain, c'est que faire entrer d'autres personnes dans notre studio à L'L (la grande salle) était périlleux. Il fallait trouver un moyen de les immerger dans notre univers, de scénographier notre recherche. C'est un peu ce que l'on a fait en leur proposant des "espaces de travail". Cela a eu des vertus : préciser le vocabulaire, organiser les matériaux, donner un cadre à une recherche qui, par définition, passe son temps à remettre en question le cadre.

Les mots qui reviennent sur les différentes expériences traversées sont *intérieurité, disponibilité, énergie, conscience, écoute*. Ça fait écho à nos recherches d'états lors de notre résidence à Namur, juste un an auparavant.

La recherche s'éprouve et c'est intéressant. Non que nous ne l'avions pas éprouvée par nous-mêmes avant, mais la voir se fondre dans le corps des autres fait un drôle d'effet. On retrouve dans les "mots" des autres, des choses que nous avons nommées au tout début.

Re-Questionner

29 mai-9 juin 2017 à L'L à Bruxelles, 31 août-1^{er} septembre 2017 à L'L à Bruxelles

Les résidences suivantes, on a finalement cherché sur la recherche. On a mis en perspective, en abyme ce qu'on avait fait, pour comprendre ce qu'on ferait - ou pas - de tout cela. On a refait des partitions, des protocoles et on s'est rendu compte que c'était infini. Car il a fallu analyser, réfléchir sur les matières récoltées et les objets élaborés au cours des dernières années. La recherche s'est faite autoréflexive. C'est en changeant d'espace - le studio de L'L sur les Quais - que l'on a déballé nos valises et étalé toute la recherche. D'un coup, cette pièce baignée de lumière, qui contrastait avec la grande salle plus sombre de L'L, donnait un autre éclairage à tout ça.

On lit, on écrit, on propose, on fait des schémas à partir des schémas, des partitions géantes, des méta-protocoles, ...

C'était là, plein de matériaux, une fin de recherche, le début du que faire ? Plusieurs pistes ont été évoquées : un lieu-outil (un studio ouvert pendant une période de temps où les un.e.s et les autres viendraient expérimenter tout ça), un livre-objet qui raconterait l'expérience tout en partageant certaines de ses "réalisations", traces et autres endroits restés sans finalité, un *workshop* à Roubaix puisque c'est par ce partenaire de L'L que tout avait commencé. On ne sait pas. On essaie. On est sûres. Puis, plus sûres du tout. On écrit au moins 3 notes d'intentions différentes, l'une pour un lieu, l'autre pour un livre et la dernière pour un *workshop*. Des doutes, il y en a dans une traversée de trois ans. Il y en aura encore et encore et encore...

Reposer / Récolter

De Septembre 2017 à Mars 2020

À ce moment-là, se pose la question du « résultat », non pas *pourquoi* on fait ça, mais *vers* quoi on fait ça. Quand on commence cette recherche à L'L, on laisse cette question de côté. C'est tellement inhabituel que ce n'est pas chose aisée. On ne sait pas vers quoi on va, on ne se projette pas dans le résultat. Il n'y a aucune obligation de résultat. On oublie les mots *spectacle*, *conférence*, *livre*, *workshop*, ... On oublie ça et on se concentre sur *recherche*. Pendant toute la durée de la recherche néanmoins, on crée des objets, de la matière, on creuse un sujet, on sédimente. C'est la force de L'L d'arriver à nous mener là.

Alors fortes de cette traversée sans *résultat* mais riche de *matières*, une nouvelle période s'ouvre : celle de récoltes des traces de notre recherche. Cette période correspond aussi à une période de repos de cette matière, due à des événements dans nos vies respectives. C'est une période d'inventaire (classer, trier, regarder, analyser, retrouver, catégoriser, ...), une période d'écriture aussi, de tentatives de formalisation.

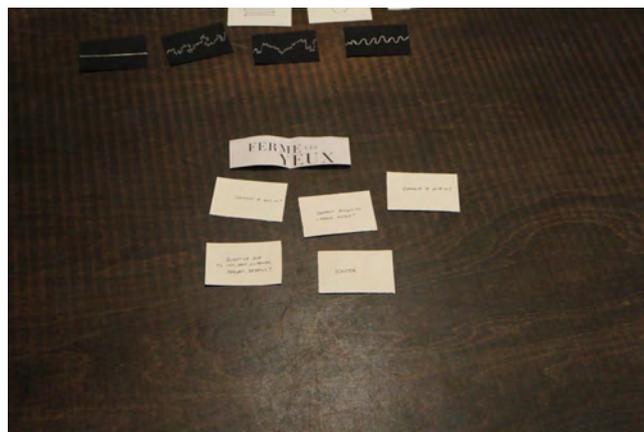
5 ans après le début de la recherche, celle-ci ne s'est pas mutée en un objet. Restent des questions. C'est là, mais autrement. C'est présent au quotidien. Ce quotidien que l'on voulait questionner finalement. Cela aurait pu être un lieu-outil. Cela aurait pu être un livre-objet. Au final, c'est une pratique.

La part manquante de notre recherche = retrouver le quotidien, la solitude.

La part invisible de notre recherche = l'endroit de la pratique, de l'infusion.

La part mystérieuse de notre recherche = la nécessité, l'intime.

Notes dans un carnet de recherche, Agathe et Mariam – septembre 2017



Mémoires de la recherche

Mémoires de la recherche

Notre recherche à L'L a été un dialogue autour de la question de l'entraînement et du travail des danseur.euse.s, au quotidien. Une recherche féconde et, heureusement, irrésolue. Elle n'a donc débouché sur rien... ou presque : sur beaucoup de choses, invisibles à première vue.

Traces tangibles / intangibles

Être en recherche, c'est, en quelque sorte, prendre un peu de hauteur. Faire un pas de côté. D'un coup, on est là, dans le studio, dans la bibliothèque, et il faut "chercher". Comprendre ce qu'on fait là. La recherche provoque alors une relation au travail très particulière. Alors que la recherche peut inviter à inventer de nouvelles formes de travail, à inventer ses cadres, la nôtre a obéi à un cadre assez "classique". Sans doute parce que nous étions deux, nous avons peu laissé de fantaisies venir troubler notre travail. Très vite, nous nous sommes donné des horaires, des rendez-vous, nous avons défini une modalité d'organisation. Peut-être par peur de se perdre ou de ne jamais arriver à s'y mettre...

Le cadre de la recherche (à L'L) a provoqué de laisser de côté la question du résultat. Cela peut être déstabilisant, vertigineux, mais créateur de possibles : on crée des objets, de la matière, on creuse un sujet, on sédimente, on s'expérimente.

Alors, le *rien* sur lequel débouche cette recherche est fait de multiples strates d'expérimentations, d'essais, d'objets graphiques, d'échanges qui continuent à nourrir nos pratiques aujourd'hui.

D'un côté, il y a des traces tangibles dans lesquelles on peut se replonger à tout moment : 7 carnets, beaucoup de feuilles A4, de grands rouleaux de papier dessinés ou griffonnés, de multiples cartes, des sabliers, des dés, le tout dans un grand coffre.

De l'autre, il y a l'intangible : une mémoire de la recherche, des sensations, des souvenirs. Une sorte d'énergie, de flux qui nous nourrit en continu, de manière presque imperceptible, mais qui est bien là :

Oser des expériences qui se détachent de l'appréciation, du j'aime/j'aime pas. Le fait de savoir si on apprécie ce qui est en train de se faire, si on lui accorde une valeur (affective, artistique, ...) se pose dans un second temps. D'abord, on entre dans la recherche comme dans un laboratoire et on adopte une pratique empirique. On essaie, met à l'épreuve nos idées, nos envies, nos intuitions : ce qui émerge pendant la recherche a pour valeur d'exister *en soi*, comme événement ou trace dans le processus.

La sédimentation : comment peut-on chercher, ouvrir des chemins tout en laissant des choses s'inscrire? Il y a là la vigilance à chercher, ouvrir des champs et tamiser, continuer à cibler l'endroit de recherche. Il y a une attention portée à ce qui s'inscrit.

L'attention, l'observation des sensations : développer l'attention à ce que *je* suis en train de faire, et développer des outils (mots, questions, dessins, ...) pour nommer ce que *je* sens, perçois...

Interroger sa manière de travailler : une recherche à L'L interroge forcément sa manière de travailler. On vient avec, certes, mais on la questionne, la remet en jeu, on l'élargit, on la contredit aussi parfois. On fait des choses que l'on n'aurait jamais pensé faire (travailler à partir de traces écrites, enregistrer des "capsules" sonores, dessiner sur des petits bouts de feuille blanche, ...), qui n'ont d'autre valeur que celle d'exister dans ce processus.

Travailler sur la matérialisation de la recherche : nous avons élaboré des "objets" de pratique qui, outre leur rôle premier de partitions/protocoles, nous ont permis de mettre à distance la recherche, de la partager, et sont parfois devenus des traces (mémoire) de la recherche.

La recherche provoque aussi une accumulation. Au départ de la recherche, nous avons établi la liste de pistes suivantes :

- *Questionner l'entraînement comme espace créatif; Envisager l'entraînement par le biais de l'improvisation;*
- *Élargir les modes de penser l'entraînement par la rencontre d'artistes/pédagogues (français ou étrangers) qui ont travaillé ou travaillent sur ces questions;*
- *Élaborer des ressources : carnet de bord de la recherche, jeux d'entraînement, protocoles d'improvisation, ...*

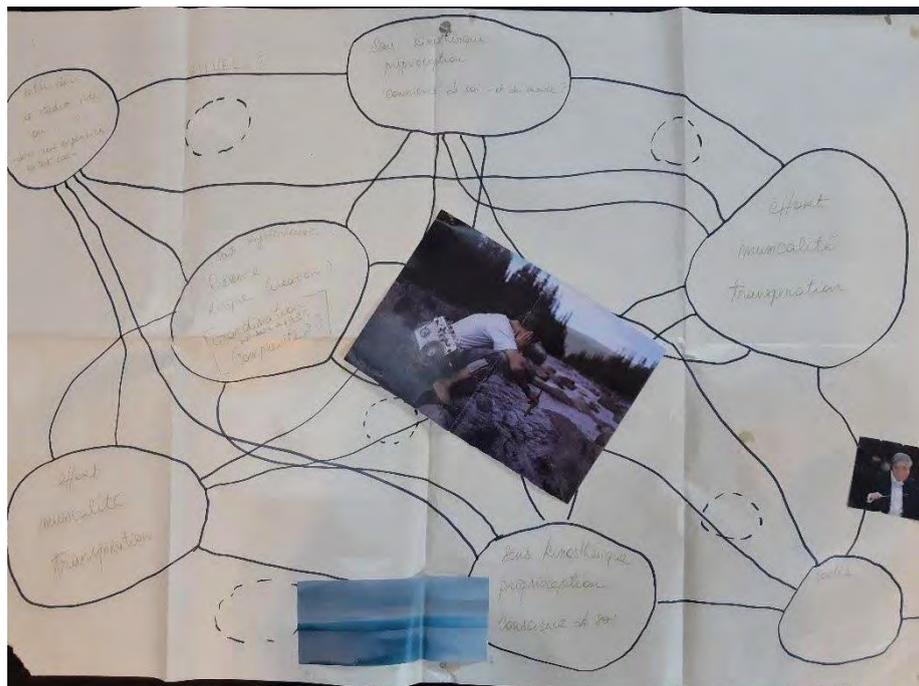
Dossier de présentation du projet écrit en 2014

5 ans après, il semblerait que nous les ayons toutes explorées. Sans pour autant être retournées à cette liste, nous constatons que c'est à peu près le chemin que nous avons fait. Avec nombre de détours néanmoins. C'est ce qu'a apporté la recherche à L'L par rapport aux certitudes du début.

La recherche, telle que nous l'avons pratiquée, invite à noircir des centaines de pages dans des dizaines de cahiers. Dans ces cahiers, il y a des listes, des points de départ, des sensations, des questionnements, pas mal de choses illisibles. Qu'en faire ? Peut-être que la recherche provoquera un jour le fait de s'y replonger ? Peut-être qu'en les éprouvant, nous avons fini par incorporer ces pages, les avaler et les garder "en corps", sans parfois même nous en rendre compte.

Présences quotidiennes

DES QUESTIONS
DU TEMPS
DU VIDE
DU VERTIGE
DE LA FORCE DU DOUTE
DE LA FORCE DE L'ESSAI
DE LA DISTANCE
DE LA NÉCESSITÉ
DE L'INTUITION
DE LA DÉRIVE
S'INVENTER UN MONDE



Petites planètes #2

Ce que la recherche a transmis, c'est une forme d'artisanat. La possibilité de bricoler, longtemps. D'associer des choses inassociables, d'explorer des protocoles inexplorables.

La recherche a transmis des manières de faire, de discuter, d'échanger, de regarder. À deux, à quatre (avec Michèle et Olivier), à plusieurs (avec les cobayes, avec Contredanse). Cet apprentissage de l'échange verbal autour d'un sujet est riche d'enseignement. S'il n'est pas directement relié à *l'objet* de recherche, il est constitutif de la *démarche* de recherche et c'est quelque chose qui demeure. Mais, ces dialogues provoquent aussi des états de questionnement parfois difficiles à appréhender : quelles sont les "attentes" ou les "non-attentes" liées à notre travail ? Quelles libertés se donne-t-on ? Quels espaces avons-nous pris ? Quelles sont nos censures ? Autant de questions qui sont revenues fréquemment. Sont-elles propres à cette recherche ?

Pourrait-on trouver le moyen de transmettre ce qui a infusé pendant cinq ans dans cette recherche dont trois passés activement à L'L ? Transmettre simplement quelque chose d'essentiel dans tout cela, quelque chose de "digéré" aussi. Non pas nos cerveaux en vrac, mais bien ce qui ferait sens à donner à quelqu'un-e, comme ça. Au-delà de nos sensations de la recherche, nous pourrions aussi transmettre quelques bribes, comme un clin d'oeil aux "traces" glanées dans ce parcours.

Notre petit musée imaginaire. Un répertoire de paroles et de textes sur le travail des danseur·euse·s, sur l'entraînement, sur le quotidien. Des personnes, des pensées qui nous ont accompagnées virtuellement et qui, sans le vouloir, nous ont transmis beaucoup. Quelque chose que l'on peut transmettre à notre tour.

Anna Halprin, Thomas Hauert, Chrysa Parkinson, Eugenio Barba, Yvonne Rainer, Boris Charmatz, Jacques Rancière, Nancy Stark Smith, et bien d'autres...

Il y aurait à ajouter les paroles aussi, des mots griffonnés, des mails, des échanges téléphoniques avec celles et ceux qui ont expérimenté la recherche ponctuellement avec nous, les comédien·ne·s de l'Oiseau-Mouche à Roubaix, nos collègues chercheur·e·s croisé·e·s en chemin, les cobayes venus à Bruxelles, ...

La trousse de secours créée pour la résidence avec les cobayes. Une trousse de secours pour avoir le droit de s'arrêter, de faire n'importe quoi ou autre chose, pour avoir le droit de sortir du studio, de la recherche, une trousse de secours pour s'autoriser à...

Un tube de crème à l'arnica

Une recette de cuisine

Un extrait du livre pour enfants Mme Acrobate

Un texte de Jérôme Andrews, un autre d'Ushio Amagatsu

Des écouteurs

Une playlist

Des vidéos Youtube

Un carnet et un crayon

La liste des stations FM disponibles

Des élastiques

Des pansements

Un mode d'emploi pour faire des avions en papier

Une balle d'auto-massage

Transmettre la possibilité d'une attention flottante. Car la recherche est exigeante. Prenante. Ce que la recherche a transmis, c'est une façon de penser en se posant des questions. Une question, puis une autre, puis une autre.

Ce que la recherche n'a pas transmis, c'est une solution au problème. On ne commence pas une recherche parce qu'on veut trouver une solution au problème. Mais parfois on aimerait bien que la recherche nous transmette un peu plus de lumière au fond du couloir. Mais non. Ce que la recherche a transmis, c'est que, une fois le couloir traversé, la recherche reposée, sédimentée, on se dit que le problème n'était pas solvable et c'est tant mieux ; le but n'était pas en soi de trouver.

Ce que la recherche a transmis c'est d'apprendre à prendre le temps. Temps long des résidences, temps long du processus, temps long de la réflexion. Si, sur ces cinq années, nous n'avons pas été en résidence tout du long, la recherche était par contre tout le temps là. Elle fait désormais partie d'un quotidien. Tantôt un peu lointaine, tantôt proche, elle est partie intégrante de nos pratiques, dans un autre rapport au temps.

Ce que la recherche n'a pas transmis, c'est de s'autoriser l'improductif. On a eu peur de tourner en rond. On a eu peur de ne pas toujours "y arriver", on a eu peur de ne pas "faire".

Ce que la recherche a transmis, c'est de considérer ces conditions d'existence et d'exercice offertes par L'L. C'est du temps offert (et nécessaire) pour faire notre travail. C'est une forme d'utopie. Une utopie du travail artistique.

Commencer

C'est une histoire de commencements. De toujours recommencer, sans fin.
Alors il faut inventer le commencement.
Commencer (sa journée), c'est quelque chose qu'on connaît alors comment prévoir l'imprévu?
Comment se laisser surprendre ?
Commencer, remettre à demain.
Passer son temps à commencer.
J'ai commencé par....

Marcher

Pour écouter la ville, pour prendre l'air, pour se réveiller, pour circuler, pour entendre les pas des autres, pour regarder les gens

Dormir

Pour récupérer, pour ne rien faire, pour rêver à, pour imaginer, pour regarder les choses autrement

Boire un café

Pour se réveiller, pour s'occuper, pour regarder les gens, pour discuter, pour gagner du temps, pour prendre le temps

S'enfermer

Pour regarder par la fenêtre, pour se concentrer, pour se mettre au travail, pour se donner un cadre

S'allonger

Pour tenter de ressentir quelque chose, pour se réveiller doucement, pour s'étirer et bâiller, pour faire l'état des lieux, pour se poser des questions

Courir

Pour avoir une sensation de dépense physique, pour prendre l'air, pour aller au parc, pour regarder les gens, pour transpirer

Bouger

Pour sentir son corps, pour écouter de la musique, pour imaginer, pour se réveiller, pour transpirer, pour se laisser porter par quelque chose ou quelqu'un

Parler

Pour se poser des questions, pour faire l'état des lieux, pour prendre le temps, pour regarder les choses autrement

Regarder ses mails

Pour s'occuper à autre chose, pour s'encombrer l'esprit, pour se rassurer sur ce qu'on a à faire, pour regarder les choses autrement

Ecouter la radio

Pour trouver des amis, pour se laisser porter par quelque chose ou quelqu'un, pour s'informer, pour être là sans être là, pour s'occuper à autre chose

Sentir

Pour se rassurer, pour faire l'état des lieux, pour imaginer, pour laisser ouvert

Nous avons passé notre temps à commencer, à chercher des moyens de commencer, de s'y mettre, d'y aller, de tendre vers.
Il y a des matins où ça a pris du temps, beaucoup de temps.